

Jean 11, 1-45

Le silence de Lazare

Prédication du dimanche 27 septembre 2020

On dit que notre époque serait indifférente à la mort, qu'elle l'aurait oublié, procrastiné, confiné dans des espaces cliniquement propres : voici un constat souvent dressé.

En même temps, nous lisons partout : « L'homme doit apprendre à mourir »; « La mort fait partie de la vie »; « La mort n'est qu'un passage », etc. Et cela ne nous paraît pas non plus entièrement faux.

Même si les conditions du mourir, hors pandémies, accidents et catastrophes, ont en quelque sorte été normalisées, la vie de chaque personne continue bien de se heurter au fait de la mort. La mort reste l'impensable et l'indésirable, quelle que soit l'histoire qu'on se raconte pour se persuader du contraire. Depuis la nuit des temps, l'humain voudrait apprivoiser la mort.

C'est même là une des grandes affaires de la philosophie : ménager, entre la vie et la mort, une paisible continuité, qui créerait une forme d'immortalité. Les philosophes nous disent fièrement : « La mort n'est rien pour nous et ne nous touche en rien. » Ouf, nous sommes sauvés ! Le problème est que, par ce genre d'astuces cérébrales, nous serons aussi sauvés de la vie elle-même. Car pour dire « la mort n'est rien pour nous et ne nous touche en rien », il faut déjà être devenu suffisamment étranger au monde pour s'y croire seul.

Chacun en a fait l'expérience : la réalité de la mort nous rattrape toujours par celle de nos proches (et parfois ceux que la télé nous rend proches). La mort nous touche en arrachant ceux qu'on aime à la vie partagée. C'est ainsi qu'elle garde un pouvoir terrifiant sur nous, que la pandémie n'a fait que mettre en évidence.

Notre lecture dans l'Évangile de Jean adresse ce pouvoir de manière frontale, provocatrice, et certainement dérangeante. Par de nombreux aspects, le récit de la résurrection de Lazare est déconcertant.

C'est d'abord un récit de miracle sans parallèle dans le Nouveau Testament et qui ne correspond pas au genre littéraire « miracle », que l'on connaît par ailleurs. Il fait intervenir, autour de Jésus et de Lazare, de nombreux personnages : les Juifs, les disciples, et bien sûr les deux sœurs, Marthe et Marie. Il surprend par son ampleur, sa longueur, son intrigue et ses enjeux à la fois humains, religieux et théologiques.

Au chapitre 11, Jean introduit dans son récit sur Jésus ces trois personnages totalement nouveaux, « Lazare le malade de Béthanie, Marthe et Marie sa sœur ». Les deux dernières sont connues à Luc, et qui ne fait par contre pas mention de leur frère.

L'Évangile de Jean compose ici autour d'une situation familiale exposée à l'expérience de la mort. Il le fait en rabattant les cartes dès le début du récit : il s'agit non pas d'un fait divers destiné à nous faire tchatcher sur l'immortalité, mais d'un signe de l'amour de Dieu pour le

monde auquel il offre la vie par le moyen de la foi. Nous sommes ici au cœur de l'Évangile dans sa capacité à nous faire entrer dans une vie autre.

Et c'est l'amour qui est le fil rouge de cette vie, comme de ce long chapitre. *Jésus aimait Lazare* : l'affirmation se trouve dès le début du texte. On apprend que l'amour de Jésus englobe le défunt et ses sœurs ; ensuite, les judéens s'attendrissent : « Voyez comme il l'aimait ». Cette insistance sur l'amour de Jésus pour Lazare nous invite à prendre sa résurrection pour un signe qui concerne tous les humains : Lazare est le type même de l'homme recevant de Jésus une vie que la mort physique ne peut remettre en question, une vie autre.

Pour comprendre l'évangile de Jean, pour imaginer l'Évangile comme une bonne nouvelle, il est décisif que nous ne prenions pas cette « vie autre » pour une « autre vie » future, accessible après la mort, dans un au-delà, comme les traditions religieuses de tout bord l'enseignent. Tout au contraire, Jésus nous pousse à imaginer maintenant, au présent, une vie autre au lieu de procrastiner une autre vie. L'évangile n'est pas une affaire de l'au-delà mais bien de l'aujourd'hui.

C'est pourquoi la parole de Jésus résonne au-delà de la Béthanie des années 30 : « *Je suis, dit-il, la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand bien même il mourrait et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais* ». Voilà ce que proclame la résurrection de Lazare non pas aux morts que nous serons, mais aux vivants que nous sommes.

Cette proclamation n'est pas faite pour nous faire parler de l'au-delà, afin de supputer nos chances de connaître un autre monde après la mort. Elle n'est visiblement pas destinée à faire parler beaucoup. Ce caractère intime de la résurrection nous apparaît par la figure même de Lazare.

En lisant tout le chapitre, on a bien l'impression que le personnage de Lazare manque de paroles. Il est malade, c'est ce que nous apprenons en premier. Le manque est posé d'entrée. Par un phénomène de suspense, ce manque est décrit comme une détresse de plus en plus extrême et irréversible. Lazare est malade, puis il est mort, enterré depuis quatre jours, enfin déjà en état de décomposition.

Le seul moment du récit où Lazare est destinataire d'une parole de Jésus est déjà la conclusion : « Jésus cria d'une voix forte : "Lazare, viens dehors" ». Mais le cri s'adresse-t-il à Lazare ou à la foule qui entoure Jésus ? Dans le texte grec, il manque un pronom qui aurait clarifié la phrase et permis d'identifier le destinataire.

Une fois ressuscité, Lazare reste encore obstinément silencieux, dans notre récit et dans tout l'évangile de Jean. De son destin personnel nous ne saurons rien, si ce n'est que sa résurrection entraînera la mort de Jésus et qu'il sera l'un des convives du repas au cours duquel Marie parfume les pieds de Jésus.

Il semble que pour Jean, Lazare est seulement le révélateur qui dévoile la vérité de chacun face à la mort. Si Lazare est sans voix et sans visage (puisque voilé), c'est parce qu'il donne voix et visage à Jésus qui affronte sa propre mort dans les larmes et le sang, puis en

triomphe. Je crois que le silence de Lazare sur l'après-mort et l'après-résurrection reflète aussi l'absence de ceux que la mort nous a arrachés. Par ce silence, nous ne saurons pas où ils sont allés, si ce n'est que leur vie et leur mort appartiennent éternellement à Dieu.

Ce silence de Lazare nous permet, comme à tous les autres personnages dans le récit de Jean, de prendre la parole face à la mort, pour imaginer une vie autre, libérée du souci de la mort et des forces mortifères. Nous pouvons, nous devons parler de la mort sans égard aux sagesse qui voudraient nous tuer du temps de notre vie, qui voudraient nous aider non pas à mieux vivre, mais à mieux mourir (ou pas du tout). L'Évangile nous invite à une autre lecture de notre finitude : imaginer la vie non pas à partir d'une tombe close, mais à partir du cri de Jésus : toi, viens dehors ! Amen.